

Postface. La biorégion ici maintenant

Alain Deneault

Biorégion est le nom d'un concept phare qui demande à être investi, qui l'exige même, impérativement. Notre époque requiert des objets, des desseins, des perspectives qui poussent à l'action en même temps qu'au diagnostic.

Ce terme se montre expressif à plusieurs titres.

D'abord, il annonce que la géopolitique est appelée à se contracter radicalement, passant de la mondialisation industrielle et financière à l'échelle autonome de régions qui devront apprendre à composer avec les conséquences des bouleversements climatiques et de la perte de biodiversité. On pourra encore et toujours souhaiter que les États condescendent à aider les pauvres gens frappés par des incendies de forêt, des épidémies et des inondations, en même temps qu'ils participent à des sommets monumentaux censés infléchir le cours du monde. Mais ce sera avec toujours plus d'angoisse que nous constaterons combien les instances publiques ont perdu leur autorité, ayant trop souvent collaboré avec les pouvoirs extractivistes, productivistes, consuméristes et capitalistes, responsables de la débâcle. La région dénote alors l'espace géopolitique à l'échelle duquel il devient désormais possible d'agir, moins par sentiment séparatiste visant à arracher le coin de pays auquel on appartient au grand tout national, que dans un sentiment de déréliction nous faisant comprendre que l'État se dissipe. Puisqu'il en a plein les bras, tellement qu'il concède aux éléments et au sort une grande partie de ces parties excentrées.

Ensuite, la biorégion rappelle aux orgueilleux Occidentaux modernes que nous sommes deux vérités anthropologiques largement partagées

dans le monde, à savoir qu'en dernière instance, lorsque nous nous découvrons laissés à nous-mêmes, nous reste le territoire environnant dont nous dépendons ainsi que les gens qui nous entourent. C'est ultimement en vertu de bonnes relations que nous sommes à même de nouer avec lui et avec les siens que nous parvenons à tenir dans l'existence. Ce rappel marque le caractère spinoziste de la biorégion.

Conséquemment, la biorégion – en tant qu'espace qu'on (ré) apprend à chérir et à soigner – apparaît dans son autonomie historique, son intégrité, sa souveraineté. C'est désormais avec elle, et surtout pas contre elle ni sur elle, qu'on fera désormais de la politique, de la sociologie, de l'histoire, de la philosophie, du droit, de l'agriculture, des sciences... La politique et la sociologie comprennent désormais les sujets que sont les abeilles, les castors, les lombrics ou les lucioles. L'histoire apprend à porter sur les millions d'années requises en événements innombrables pour qu'un sol se soit développé tel qu'il est devenu. La philosophie traite d'une économie qui n'est plus celle du référent pécuniaire, mais celle du sens, articulé autour de relations fécondes. Le droit porte sur le régime naturel qui convient aux espèces, à commencer par la nôtre, et de là déploie une diplomatie propre à l'agencement adéquat. L'agriculture se fait dans la durée et l'attention. Les sciences de même que la sagesse populaire portent sur des connaissances ayant fait l'objet d'une halte critique quant aux intérêts qui les motivent. Rachel Carson, Philippe Descola, Vincent Devictor, Baptiste Morizot ou Isabelle Stengers, notamment, nous y assistent.

Enfin, la notion de biorégion appelle à la fondation d'un espace géopolitique dans lequel le préfixe *géo-* compte autant que la racine *politique*. Elle est une surface favorisant la praxis (contrairement à tellement de termes politiques s'amorçant paradoxalement par des préfixes négatifs et privatifs tels que *a-*, *an-*, *anti-*, *dé-*, *ex-*, *in-*, où l'action politique se trouve neutralisée dans le ressentiment avant d'avoir amorcé quoi que ce soit). La biorégion est une invitation à *faire en sorte que* l'évolution du monde, de son monde d'abord, celui sur lequel on a une portée significative, évolue dans un sens souhaitable, eu égard au vivant, à la synergie des instances de la nature et au contexte global dans lequel celle-ci peut évoluer.

C'est en substance l'exposé qu'il m'a été donné de livrer aux étudiants d'Yves-Marie Abraham dans le cadre de leur formation à l'École des hautes études commerciales (HEC) de Montréal, dans un paradoxal programme en décroissance. Chez lui, la décroissance est une nécessité absolue de notre temps historique, au sens où on la subira si on ne la choisit pas¹¹. Évidemment, tout doit être mis en œuvre pour que nous en épousions le mouvement le plus rationnellement et le plus volontairement possible. Mais, précisément, de multiples indicateurs et une simple observation minimalement sociologique permettent de comprendre combien on est loin du compte, à l'ère du marketing, du consumérisme et de la soumission aux algorithmes informatiques.

Choisie, la décroissance marque le moment furtif d'une vertigineuse prise de conscience nous plaçant face à l'absolue nécessité de préparer un mode de vie humble, frugal, modéré et économe,

si on ne veut guère connaître dans un violent désarroi la nécessité de produire subitement moins. De ce fait, la biorégion est une notion pertinente en ce qu'elle outille les premiers à avoir compris pour le jour où il faudra interpellier les seconds qui découvriront cet impératif dans leur chair. Elle vise donc moins le prosélytisme que l'avant-garde. Il ne s'agit pas tant de convaincre le plus grand nombre pour éviter la catastrophe que d'épauler ceux et celles qui ont pris conscience de son inéluctabilité, dans leur démarche progressive visant à accompagner les autres qui la subiront par à-coups, violemment. La biorégion sera le projet qu'auront en tête des citoyens et citoyennes avertis, lorsqu'ils et elles auront surmonté le certain état d'angoisse que provoquent de douloureuses prises de conscience sur l'évolution du monde. Celles-là, ceux-là pourront le défendre au fur et à mesure que s'ouvriront les écouteilles, chez des gens qui requerront d'éprouver jusque dans leur chair et à travers de douloureux événements le fait de cette nécessité.

Dans le cadre de son Campus buissonnier, Yves-Marie Abraham a eu l'audace de forcer les étudiants *in situ*, *hic et nunc*, *nolens volens*, à découvrir une région, à sonder son potentiel biorégional, à portraiturer ses citoyens, à dessiner son territoire, à chanter ses espérances, dans une sorte de frénésie intellectuelle et morale générant davantage de créativité intellectuelle qu'un sens arrêté de l'analyse.

Il en ressort cette collection de textes au carrefour du journalisme, de la science et de l'art. Ils sont brouillons, nécessairement, et ce caractère leur confère leur pertinence. On les lit comme si on courait d'un village à l'autre, à l'affût

11. Yves-Marie Abraham, en collaboration avec Andrea Levy et Louis Marion, a publié un article intitulé « Comment favoriser la diminution de la production ? » dans les Nouveaux Cahiers du Socialisme (automne 2015). Il a également écrit un livre, « Guérir du mal de l'infini » (Montréal Écosociété, 2019, p. 85), ainsi qu'une conférence intitulée « Pour une décroissance volontaire plutôt qu'imposée » à l'École polytechnique de Montréal le 17 janvier 2020.

du moindre indice. À l'à-pic de l'érosion présenté d'entrée de jeu, à la pêche colonisée par la grande industrie et le commerce mondialisé telle qu'initialement dénoncée, s'opposent des gens qui se cherchent, qui attendent Godot, qui têtent leur café en causant d'enjeux de circonstance, qui essaient de vivre comme tout le monde, c'est-à-dire de carburer comme tout le monde... Ils rêvent d'un gagner à la loterie de quoi alléger leur hypothèque. Mais d'autres caressent de plus grands projets. Un conservateur libertarien espère devenir écologiste dans une société s'organisant par elle-même. Une capitaine de bateau se soucie des stocks de poissons. Un agriculteur s'engage dans la culture biologique. Ferraillant avec leur présent, ils sont l'avenir.

C'est ce voyage que ce livre nous invite à faire.

Notice biographique :

Professeur de philosophie à l'Université de Moncton à Shippagan (Péninsule acadienne), **Alain Denault** est l'auteur de *Faire que! L'engagement politique à l'ère de l'inouï*, Montréal, Lux Éditeur, 2024.